

Tue des "Contes des  
Sages du désert" de P.  
André  
Ed. Seuil, 2007

## La maison disputée

**A**u pied des ksours, il était un village déserté, aux maisons de pierre rouge, aux toits affaissés, aux poutres devenues moignons, aux murs affalés qui n'abritaient plus que les scorpions. Les puits étaient presque tous taris, les citernes vides et le vent du sud avait fait le reste.

Une vieille femme qui errait depuis longtemps et avait connu la misère la plus noire entreprit d'occuper une de ces ruines. Avec quelques planches, de l'argile et beaucoup d'ahans, elle parvint à se refaire un gîte presque convenable dans lequel elle pouvait dormir, faire son feu et élever trois poules et une chèvre dans l'enclos d'épineux. Elle priait Dieu

de lui envoyer la pluie, espérait faire pousser sur son arpent misérable quelques légumes pour combler sa faim.

Un tant soit peu le lieu reprénait vie, mais elle n'avait pu réparer la porte qui battait jour et nuit sur ses gonds descellés.

Un jour, un homme à peine plus âgé qu'elle se présenta. Elle le fit entrer, lui demandant ce qu'il pouvait bien chercher là.

— Je cherche ma maison, dit l'homme. Et je l'ai reconnue : c'est celle-ci.

La vieille sentit la colère lui monter au front.

— Comment ? Mais c'est ma maison ! C'est moi qui ai rejointoyé ces pierres de mes doigts, c'est moi qui ai refait le toit, c'est moi qui vis, mange et dors dans ces murs !

— J'entends bien. Mais c'est ma maison.

— Tu mens, dit la vieille.

— Je ne mens pas, dit l'homme.

Et de dessous sa cachabïa il sortit une clé.

Une très grosse clé qu'il fit tourner dans la serrure.

— Tu vois bien que c'est la clé de ma maison.

— Je vois. Mais depuis le temps que tu l'as quittée, est-elle encore ta maison ?

— C'est la maison où je suis né, où j'ai vécu. Ici était le foyer. Là était mon lit et derrière le mur de relend, l'autre pièce où dormaient mes sœurs. Ici était la natte, là le coffre à outils et quand le soleil d'hiver ou d'été se levait, nous savions qu'il était midi au moment où l'ombre atteignait le coffre. Tiens, regarde ! Je sais qu'il est dix heures.

La femme respira longuement puis répliqua :

— Moi, je sais la longueur des troncs que j'ai sciés et scellés dans le mur. Je sais le nombre de seaux d'argile que j'ai délayés et les pas à faire jusqu'à la citerne. Je sais ce que ma nuque, mes bras et mes reins ont enduré pendant un an. Je sais aussi

que tu es un vieil âne et moi une vieille ânesse, que notre querelle est vaine et que nous avons passé l'âge de sortir les couteaux.

Ils se tairent tous deux. L'homme installa son maigre bagage de l'autre côté du mur de refend et s'assit à même le sol. Le soir venant, la femme lui dit :

– Nous devons boire et manger. Prends le seau et va à la citerne.

Durant des jours et des jours, les mêmes gestes et le même silence continuèrent. Et aussi la même attente de pluie. Régulièrement, ils sortaient du gourbi, nourrièrent les poules, travaient la chèvre, faisaient quelques pas un peu plus loin, tapant des pieds ou des mains pour éloigner les scorpions ou regardant le ciel qui demeurait désespérément bleu.

Une nuit, l'orage éclata. Les éclairs illuminaient violemment le haut des ksours et les ruines du lieu. L'homme et la femme s'étaient terrés dans leurs murs

comme cloportés sous la pierre. À l'aube, la pluie succéda à l'orage. Une pluie très douce mais très obstinée qui rendait vie au sol. Ils sortirent, se dénudèrent, laissant l'eau du ciel les laver et remerciant Dieu pour ce bonheur espéré.

– C'est bon, dit l'homme. Nos vieilles peaux se réveillent.

– C'est bon, dit la femme. Ce soir nous pourrions semer.





Tine de "Contes des sages Tsiganes" de P.  
Faurol  
Ed. Seuil, 2012

CONTES DES SAGES TSGANIENS

## Le nomade et la maison

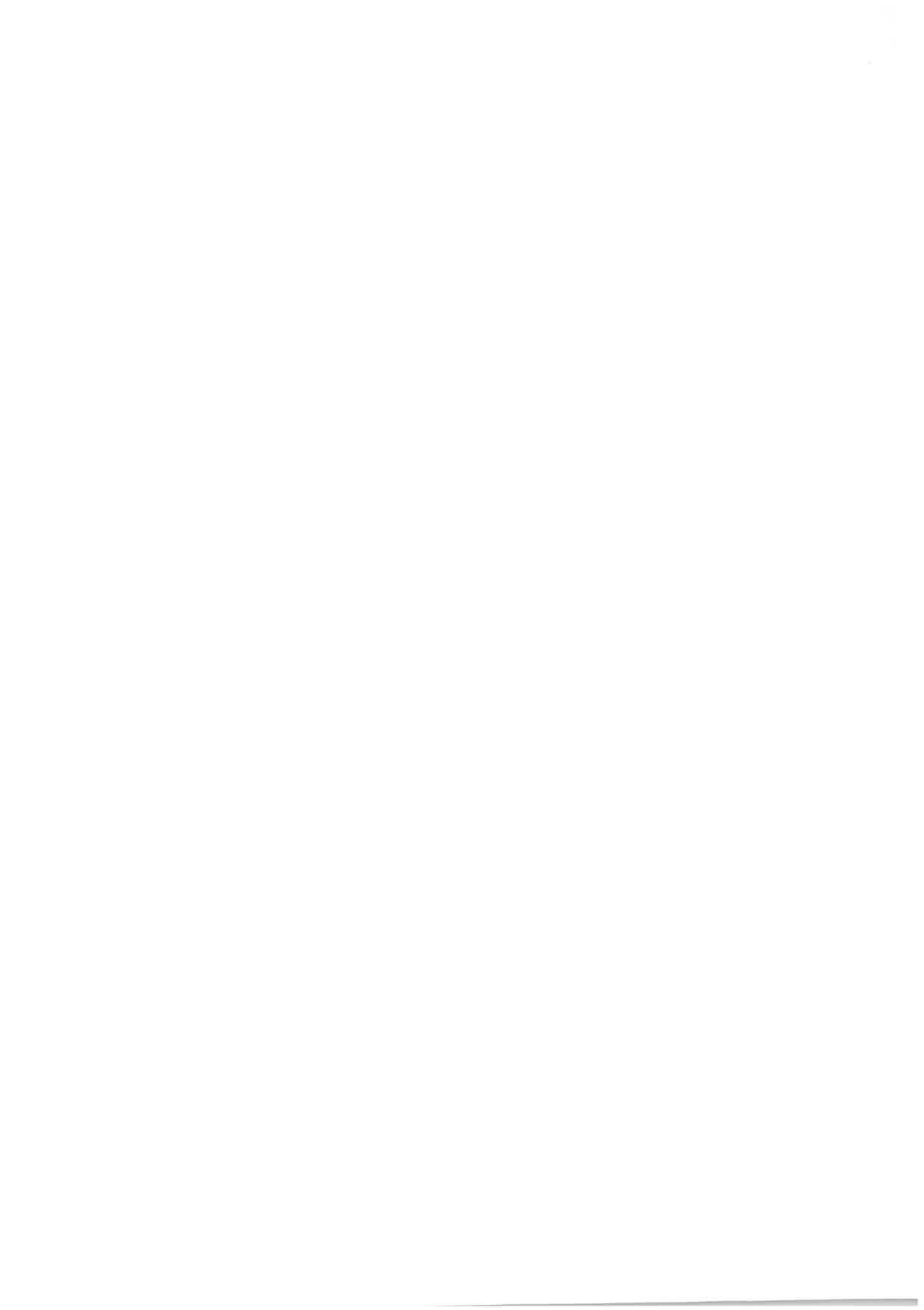
D'après un récit recueilli auprès  
d'Alexandre Romanès

La réussite sociale n'a pas de sens chez nous, on ne veut pas être des employés, ni des patrons non plus. Quand un homme gagne de quoi manger pour le jour même, cela lui suffit. Cela va très loin car, pour nous, le mot lendemain n'existe pas, il est inconnu dans notre langue. Il n'y a qu'une seule chose qui compte: l'instant présent, la personne qu'on a en face de soi. Chez nous, il y a des choses qui n'ont aucun sens: le sport, la mode. Cela nous paraît enfantin.

Nous sommes un peuple de nomades. Et ça, les sédentaires ne l'acceptent pas. Ils

veulent même nous faire payer notre liberté. Dans le nomadisme, il y a des choses très belles. Les gens le savent ou le sentent. Nous, on aime l'espace. Dans les villes, il n'y en a pas. Dans le nomadisme, on ne peut pas accumuler. Même si on voulait, on ne pourrait pas. La liberté complète n'existe pas mais nous, on en a un peu plus que les autres. On ne supporte pas d'être enfermés, figés quelque part. Le mouvement, c'est la vie. L'immobilité, c'est la mort.

Il y a quelques années, j'ai eu un moment de folie. J'ai eu la faiblesse d'acheter une petite maison. Après la signature chez le notaire et la remise des clés, je suis allé dans cette bicoque, j'ai ouvert la porte et là, tout à coup, ça m'a fait drôle. J'ai eu l'impression de me retrouver dans un caveau, vous savez, ces monuments qu'on trouve dans les cimetières. J'ai refermé la porte et rendu la clé au notaire.



~ 171 ~

Tire de "Sagesses et amalices  
de Nasreddine, le fou qui était sage"  
Ed. Albin Michel, 2000

## LE DÉMÉNAGEMENT

Nasreddine fut tiré de son sommeil, au milieu de la nuit, par un bruit étrange. Il ouvrit les yeux et vit un voleur en train de remplir son sac avec tout ce qu'il trouvait. Lorsqu'il eut fini de vider entièrement la maison, le voleur chargea l'énorme sac sur son dos et partit, ne laissant à Nasreddine que le mince matelas sur lequel il dormait.

Nasreddine se leva, plia son matelas, le mit sur son épaule et suivit le voleur.

Arrivé chez lui, ce dernier fut surpris de voir Nasreddine derrière son dos.

– Pourquoi me suis-tu ?

– J'ai cru que nous déménagions chez toi, lui répondit Nasreddine avant de récupérer le sac que le voleur avait laissé tomber d'étonnement.



~~Construction~~

~ 79 ~

Tue de "Sagesses et Malices de  
Pierre Le rose, dit Hitar Peta  
Ed. Albin Michel, 2005

#### L'ACHAT D'UNE MAISON

Le beau-frère de Hitar Pétrar voulait acheter une maison. Avant de fixer son choix, il demanda à Pétrar de l'éclairer de ses conseils. Parvenus sur place, ils furent salués par le plus proche voisin, qui était aussi l'homme le plus riche du village.

Celui-ci prit un air suffisant pour vanter les avantages de cette maison. D'abord, elle était grande : en abattant deux cloisons, on pourrait y dresser une table de quarante couverts. Ensuite, la cour était vaste, on pourrait y construire un

poulailler. Le verger pouvait rapporter gros, à condition d'abattre ce noyer qui faisait trop d'ombre et d'y planter des pruniers, d'un meilleur rapport. Le potager de bonne terre noire était propice à la culture des poivrons, et non pas des tomates, comme l'ancien propriétaire s'était entêté à en cultiver. Enfin, dans le pré, il convenait d'élever des chèvres et non pas des moutons,



comme cet ignorant d'ancien voisin l'avait fait.

Le futur occupant avait une sacrée chance de l'avoir comme voisin. Il le conseillera sur tout, car il savait parfaitement ce qu'il convenait de faire ou de ne pas faire.

Ce bavard aurait pu poursuivre sa péroraison jusqu'à la nuit. Le beau-frère s'extasiait, quêtant l'approbation de Pétrar. C'était bien là qu'il lui fallait habiter. Aussi fut-il très étonné d'entendre cet avis sans appel :

— Cherche plus loin où t'établir, mon cher beau-frère ! Cette maison serait parfaite, j'en conviens, si tu n'achetais qu'elle. Mais songe que tu achèterais du même coup le voisin. Crois-moi, elle deviendrait vite invivable !

L'important dans l'achat d'une maison est de bien choisir son voisin.

Tués de "Démons et sorcières  
Les créatures du Diable"  
Ed. Omnibus, 2007

## La Maison du Diable

Il n'est peut-être pas un rhétoricien qui ne se soit exercé à répéter la légende de la Maison du Diable ; il n'est pas, de tous les journaux qui ont chanté les vertus des thermes d'Aix-les-Bains, un seul qui n'ait consigné cette légende. Elle a été écrite par tant de monde, sans oublier Mme Rattazzi, qu'il serait surprenant qu'un homme se rencontrât qui ne la connût pas.

Mais, ainsi que, après avoir fouillé tous les commentateurs du Code civil, on ne tarde pas à reconnaître que, pour voir clair dans le grimoire de la loi, le mieux est de lire la loi même dans toute sa crudité native, de même il paraîtra avantageux à nos lecteurs de trouver la légende primitive dans toute la simplicité qui convient à la légende. Et c'est à ce titre que nous consignons ici la légende de la *Maison du Diable*.

Le hameau de Cornin est situé sur le bord du lac du Bourget, au fond d'une anse naturelle qui, pour ne pas être aussi vaste que le port de Puer, n'en abrite pas moins un plus grand nombre d'embarcations. C'est à quelques pas de ce village, sur une belle esplanade située au sommet d'un coteau couvert d'une végétation magnifique, que se trouve la maison qui portait, il y a quelques années encore, cette singulière désignation, mais qu'aujourd'hui l'on n'appelle plus autrement que la maison de Bellevue.

Un villageois, jaloux de l'opulence des seigneurs, enviait une demeure somptueuse. Mais comment se la procurer, lui qui n'avait pas de ressources ? Il songeait au moyen de satisfaire ses désirs ambitieux, lorsqu'un soir, au moment où sonnait minuit, le diable en personne apparaît tout à coup à

ses yeux. On juge de la stupeur de notre homme. Cependant, Satan se montre bon prince et, sans trop l'effrayer, il lui dit : « Tu veux un manoir splendide où tu serais entouré de luxe et de richesses. Eh bien ! je t'en bâtirai un, mais en échange, tu me donneras ton âme, c'est le prix que je mets à notre traité. » Notre homme était trop préoccupé de ses désirs pour hésiter un seul instant. Il accepte la proposition diabolique, et il se trouve aussitôt installé dans une maison aussi splendide qu'il pouvait la rêver. Mais, au milieu des rêves assouvis, des espérances comblées, on s'oublie, et l'on oublie aisément le montant des billets qu'on a souscrits ainsi que la date de leur échéance.

Un soir, notre heureux mortel entend frapper à la porte de sa demeure ; c'était son créancier qui venait réclamer l'exécution du traité. Le pauvre homme se lamente, se récrie, en appelle à tous les sentiments imaginables. Mais ce qui caractérise le diable, c'est qu'il est inaccessible à tous les bons sentiments. Le prince des ténèbres vous charge l'âme de son homme sur son dos et disparaît avec elle. Ainsi disparut le premier possesseur de la *Maison du Diable*.

Antony Dessaix, *Légendes et traditions populaires de Savoie*,  
Annecy, A. Perrissin, 1875